

vivent encore à l'heure où nous écrivons, et si d'autres, comme le général Santos Degollado, sont morts tragiquement, c'est en dehors de toute influence de la part de Miramon.

Il est inutile d'insister sur le parallèle établi entre les deux chefs conservateurs.

Il révèle leur caractère et des tempéraments différents et il éclaire les faits qui se déroulèrent à Tacubaya.

Quelques changements ministériels eurent lieu après la bataille de Tacubaya. M. Zagazeta fut remplacé aux finances par M. Pesa y Pesa, créateur des bons qui portent son nom et dont l'émission n'eut aucun succès.

A la guerre, le général Antonio Corona remplaça le général Severo del Castillo, qui prit le commandement d'une brigade cantonnée à Guanajuato.

Enfin M. Manuel Larrainzar céda la place à M. Isidro Diaz, secrétaire de Miramon. Ce dernier choix fut critiqué, non à cause du talent incontestable du jeune avocat, mais à cause de sa jeunesse même.

Le général Marquez fut nommé commandant du 1^{er} corps d'armée dont le siège était à Guadalajara et gouverneur de l'État de Jalisco.

Le général Woll prit le commandement d'une brigade qui opéra dans l'État de Zacatecas, et le général Robles fut nommé commandant de la division d'Orient, autrefois sous les ordres du général Miguel Echagaray.

A ce moment l'administration du gouvernement conservateur fonctionnait aussi régulièrement qu'on pouvait l'espérer au milieu d'une situation aussi troublée. La justice était librement rendue et les autorités supérieures se distinguaient par leur souci de la légalité.

Seule, la pénurie du trésor causée par l'entretien de troupes nombreuses, entravait la marche du gouvernement. La propriété foncière fut grevée de surtaxes et d'impôts extraordinaires pour subvenir à des besoins pressants et inéluctables.

C'est à cette époque et dans ces conditions que M. B. Juárez promulgua à Vera-Cruz les lois dites de " Réforme ", relatives à la sécularisation des biens du clergé. Elles devaient réveiller les convoitises, créer de nouveaux et nombreux intérêts et entraîner une révolution économique.

La propriété ecclésiastique devenait le domaine de l'État qui la cédait aux locataires et aux débiteurs de capitaux hypothécaires aux conditions les plus avantageuses.

Le capital de la propriété ou de la dette à payer était divisé en 5 parties, dont 3 à payer moyennant des bons de la dette intérieure qui se cotisait alors au 5 ou 6 0/0 de sa valeur réelle ; les 2 autres parties étaient payables en 40 bons d'amortissement échelonnés en un espace de temps de 40 mois.

Le clergé possédait d'immenses richesses en biens fonciers et en immeubles distribués un peu sur toute l'étendue de la République, pour une valeur de 300 millions de francs ; une partie de son avoir était représenté par des prêts sur hypothèque.

Riche propriétaire et banquier, le clergé devait voir ses nombreux tenanciers et ses clients se retourner contre lui, et s'enrichir à ses dépens en s'appuyant sur les lois de réforme.

Souvent ceux qui hésitaient à agir ne faisaient qu'abandonner des droits que d'autres faisaient valoir.

Nombre d'étrangers acquirent en quelques mois des fortunes considérables. Il se créa ainsi de nombreux intérêts intimement liés au pouvoir libéral et qui devaient être son plus ferme soutien.

Le gouvernement de Vera-Cruz obtint par ce moyen des ressources pécuniaires qu'il employa à organiser son armée. Là où s'exerçait son influence les biens du clergé furent dilapidés dans des répartitions éhontées qui ne firent qu'augmenter le nombre des partisans juaristes.

Le clergé n'était pas seulement attaqué dans ses intérêts par les lois de réforme ; celles-ci établissaient la séparation

de l'Église et de l'Etat, le mariage civil, et la liberté des cultes qui favorisa l'immigration étrangère autrefois rebelle à cause de l'intolérance religieuse.

De son côté le gouvernement conservateur contractait un emprunt qui lui procurait un million de piastres environ ; cet emprunt, fait par l'intermédiaire d'une maison suisse, M. Jean Jecker, était garanti par les biens du clergé.

Les deux partis s'étaient ainsi munis de ressources suffisantes. La guerre allait continuer.

Le gouvernement de Vera-Cruz craignant un second siège de cette ville à l'entrée de l'hiver fit une diversion dans les États de Jalisco et de Oaxaca. Le sud de l'État de Jalisco se souleva et le général conservateur Calatayud dut se retirer sur Guadalajara où se trouvait Marquez à la tête de 5,000 hommes. Le général Marquez faisait preuve de la plus grande inertie et donnait à l'insurrection tout le temps de s'emparer des ports de S. Blas, Manzanillo et Mazatlan, dont les douanes fournissaient de grandes ressources au gouvernement conservateur.

Dans l'État de Oaxaca des troupes nombreuses avaient été levées par le général libéral Ignacio Mejia. Miramon leur opposa des troupes commandées par les généraux Miñon et Cobos, qui trouvèrent l'ennemi fortifié à Teotitlan. Après une lutte assez vive, les troupes du général Ignacio Mejia, qui ne s'élevaient pas à moins de 4,000 hommes, furent mises en complète déroute.

La brigade Cobos continua sa route jusqu'à Oaxaca, et cet État se soumit au pouvoir conservateur.

Les troubles qui agitaient le pays et l'ensanglantaient, les *guerrillas* et les bandes qui le parcouraient dans toute son étendue, rendaient les communications très difficiles, et le commerce de Mexico se voyait depuis quelque temps dans l'impossibilité de faire des paiements en Europe.

Le Mexique ne payait les importations qu'en argent, pro-

duit de ses mines, et la circulation de ce précieux métal était devenue impossible.

Afin de remédier à cette crise le commerce de la capitale convint avec le gouvernement qu'un convoi d'argent partirait de Mexico pour se rendre à un port du Pacifique, et Miramon s'engagea à le protéger dans sa route.

Dans ce but il fit escorter la *conducta*, qui, en se dirigeant vers Guadalajara, devait y être confiée aux soins du général Marquez ; celui-ci à son tour devait pourvoir à sa surveillance jusqu'au port de S. Blas.

Mais aussitôt que Marquez fut en possession du convoi, il en détourna 600,000 piastres à titre d'emprunt pour l'entretien de ses troupes.

Les commerçants de Mexico, fort émus, portèrent leur plaintes à Miramon qui, désapprouvant hautement la conduite du général Marquez, lui donna les ordres les plus formels de restituer les fonds dont il s'était emparé.

Marquez n'obéit point à cette injonction et le ton hautain de sa réponse aggravait singulièrement l'acte d'insubordination dont il s'était rendu coupable.

Miramón se trouvait dans une situation difficile. Il devait prendre des mesures énergiques pour faire cesser l'opposition manifeste d'un chef qui jouissait d'une grande autorité et qui commandait alors des troupes imposantes par le nombre. Mais la résidence de ce chef se trouvait fort éloignée de la capitale.

D'ailleurs, la lutte se continuait sur la plus grande partie du pays avec une fortune variable. Le général Woll attaqué à Leon par les troupes du général Pueblita remportait un triomphe complet qui lui livrait l'État de Zacatecas et sa capitale.

Des forces libérales menaçaient de couper les communications de l'armée d'Orient avec le gouvernement du Mexico. Elles furent attaquées simultanément par le général Robles et

par le général Carlos Oronos; ce dernier partit de Puebla à la tête d'un millier d'hommes.

La bataille s'engagea à la Olla, petit village situé entre Jalapa et Puebla; les troupes libérales furent complètement dispersées, mais les conservateurs éprouvaient un échec aux environs de Monte Blanco dans l'État de Tlascala.

Le fameux *guerrillero* Antonio Carbajal battait le général Miñon et lui faisait quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel Antonio Daza Argüelles, celui-là-même qui quelques mois auparavant avait été l'exécuteur des massacres de Tacubaya. Il fut fusillé après avoir été cruellement mutilé; on lui fit subir un terrible supplice: la castration.

D'autre part le général Santos Degollado avait recruté dans les États de Michoacan et de Colima une armée de 7,000 hommes, avec laquelle il envahissait l'État de Guanajuato. M. Francisco Velez gouverneur de cet État dut se retirer à Queretaro avec les 800 hommes qu'il commandait.

La situation devenait critique, et Miramon, avec la décision et rapidité qui distinguaient son caractère, prit la résolution de se mettre à la tête de ses troupes.

On était au commencement de novembre et les premiers jours de ce mois sont fêtés dans la capitale par des réjouissances publiques; une grande partie des habitants se porte le soir sur la grande place. Miramon s'y montra fort calme en apparence, et s'entretint avec plusieurs personnes auxquelles il ne manifesta rien de ses projets.

Cependant, en se retirant vers une heure du matin, il prit la diligence et accompagné seulement de ses aides-de-camp, il traversa 56 lieues d'un pays infesté par des bandes de *guerrilleros* et le 4 novembre au matin il arrivait à Queretaro.

Il avait au préalable ordonné à un de ses aides-de-camp, M. le lieutenant-colonel Luis Ordoñez, de prendre à Mexico 24 pièces d'artillerie, et de les conduire à Queretaro sous l'escorte d'un faible détachement du 4^e d'infanterie.

Ordoñez devait s'acquitter fidèlement de cette mission et vaincre sur sa route de grands obstacles qu'un terrain détremé par de fortes averses ajoutait à l'incommodité des bandes ennemies qui devaient le harceler.

Miramón ne trouva à Queretaro que 1000 hommes sous les ordres du général Mejia, 800 sous les ordres de Francisco Velez et 300 hommes qui formaient la garnison de la place. L'artillerie, lui faisait presque complètement défaut.

Cependant les troupes libérales avançaient; elles se trouvaient déjà en partie au village de Apaseo, et connaissant la situation de Miramon à Queretaro et la marche d'Ordoñez, le général José Justo Alvarez décida en conseil de guerre d'attaquer d'abord Ordoñez pour revenir ensuite sur Queretaro.

Ce plan fut repoussé par les chefs libéraux et les membres du conseil de guerre se séparaient, lorsque l'un d'eux, le général J. Justo Alvarez, fut victime d'un grave accident.

Un aide de camp de Doblado descendait de cheval, lorsque celui-ci en se secouant fit détacher des fontes un des pistolets; en tombant à terre un coup partit et la balle atteignit le général J. Justo Alvarez à la jambe. On dut au plutôt procéder à son amputation.

Les conséquences de cet accident ne devaient pas tarder à se faire sentir. Le général J. Justo Alvarez dirigeait les opérations militaires de l'armée libérale; car, bien que M. M. Doblado et Degollado eussent l'un et l'autre le titre de général, ils n'avaient point les connaissances suffisantes pour conduire une armée, et généralement ils s'en rapportaient aux jugements des chefs qui les accompagnaient.

Sur ces entrefaites, Ordoñez n'arrivait point, et Miramon pour gagner du temps ouvrit des conférences avec le général Santos Degollado pour traiter de la paix.

L'entrevue des deux généraux fut des plus cordiales et chacun des deux chefs n'eut qu'à se louer des procédés de son adversaire.

Une sympathie mutuelle les rapprocha et peut-être même seraient-ils arrivés à une entente, si Degollado n'avait mis pour condition expresse la reconnaissance par le général Miramon de la constitution de 1857 dans toutes ses parties.

Les conférences n'ayant pu aboutir, les deux chefs se retirèrent dans leurs campements respectifs et les troupes libérales marchèrent immédiatement sur Queretaro et prirent position sur les hauteurs de la Estancia de las Vacas. (Voir carte N° 7)

Ce point, situé sur le chemin de Apaseo à Queretaro, est protégé à sa droite par une petite rivière nommée la Laja, dont les bords sont couverts de nombreux cactus (*nopaleras*). En face de la Estancia de las Vacas s'étend une vaste plaine. Le général Degollado pour protéger sa gauche fit élever de légers retranchements en terre.

Sur ces entrefaites Ordoñez se présenta à 4 heures du matin et Miramon profitant de cette circonstance marcha à la rencontre de Degollado. Il avait divisé ses troupes en trois colonnes, dont une était sous ses ordres et les deux autres avaient à leur tête les généraux José María Alfaro et Francisco Velez.

Le général Tomas Mejia commandait la cavalerie composée de 500 chevaux.

Le 13 novembre vers 9 heures du matin l'artillerie de Miramon ouvrit le feu sur les retranchements qui défendaient l'aile gauche de l'ennemi, et le terrain déblayé de ce côté, le général Francisco Velez attaqua avec une impétuosité telle qu'il se vit séparé du gros de ses troupes et allait tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsque le lieutenant-colonel Ramon Mendez poussant vigoureusement l'attaque parvint à le dégager. Sous cet effort, la gauche et le centre de l'ennemi commençaient à plier, mais la droite commandée par le général Santiago Tapia conservait toutes ses positions.

Le général Alfaro qui attaquait de ce côté avait rencontré un obstacle presque infranchissable, car le *rio* de la Laja, caché par de nombreux cactus, se trouvait fort grossi par les pluies.

Le général Alfaro porta ses troupes en aval de la rivière où il découvrit un gué. Il attaqua vigoureusement la gauche sur l'arrière-garde ennemie. Les troupes libérales faiblirent, et le général Mejia compléta la victoire par une brillante charge de cavalerie; il reconnut parmi les fuyards le général Doblado et se mit à sa poursuite; déjà il le serrait de près et le tenait du bout de sa lance, lorsque son cheval surmené par une course d'une douzaine de lieues s'abattit, expirant de fatigue.

Ce fut une brillante victoire.

Degollado abandonnait sur le champ de bataille toute son artillerie, des armes et des munitions, un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels les généraux S. Tapia et J. J. Alvarez, qui blessé, comme nous l'avons dit, s'était retiré à Celaya.

A la nouvelle de la victoire de Miramon, la foule s'était portée devant la maison où se trouvait Alvarez, dans l'intention de lui faire un mauvais parti; elle n'était retenue que par les prières d'un prêtre, lorsque le général Mejia fit son entrée dans la ville. Son premier soin fut de protéger la maison du prisonnier et Miramon dès qu'il arriva, lui rendit visite, le traita avec toute sorte de ménagements et lui offrit même ses ressources personnelles.

Le général Tapia également prisonnier ne fut point traité avec moins de générosité.

Miramon ne s'attarda pas à Celaya; il prit, en diligence, le chemin de Guadalajara, accompagné de son État-major et du ministre de la justice. M. Isidro Diaz.

Marquez venait de quitter Guadalajara à la tête de la plus grande partie de ses troupes, lorsque Miramon arriva dans cette ville; mais aussitôt Miramon lui intima l'ordre de céder le commandement de ses troupes à son second et se rendre immédiatement à Guadalajara.

Marquez obéit et arriva en présence de Miramon, qui le fit

partir pour Mexico escorté par la *guerrilla* du colonel Serna.

À son arrivée dans la capitale, Marquez fut emprisonné et il devait passer en conseil de guerre, lorsque des événements postérieurs firent surseoir cette affaire et Marquez reprit le commandement d'une division.

Les 600,000 piastres du convoi d'argent appartenant au commerce de Mexico furent restituées et cette *conducta* atteignit heureusement le port de S. Blas.

Marquez fu remplacé dans son commandement par le général Woll, qui remit le commandement de sa division au général Velez. Le général Severo del Castillo fut nommé gouverneur de l'État de Guanajuato.

L'État de Guadalajara était occupé par des forces libérales sous les ordres des généraux Ogazon et Valle, qui poursuivis par Miramon, prirent position aux environs des ravins de Beltran dans une région fort accidentée.

Cette campagne fut très pénible; l'ennemi retranché dans des positions inaccessibles dut être tourné, ce que Miramon fit avec succès, réussissant à disperser les troupes libérales. Un deuxième combat livré dans le petit village de Tonila assura la victoire des conservateurs et leur ouvrit tous les ports du Pacifique.

Cette campagne dura un mois; mais, comme de nombreuses guerrillas interceptaient les communications, le général Woll qui commandait la place de Guadalajara se trouvait sans nouvelles de Miramon. Un long silence lui avait inspiré de vives craintes sur le sort du jeune général, lorsqu'il reçut une dépêche lui annonçant que la campagne était heureusement terminée, que Miramon rentrait à Guadalajara et que le général Pedro Valdés était chargé du commandement militaire des pays conquis.

Le général Woll accueillit ces bonnes nouvelles avec un enthousiasme tel, qu'à deux heures du matin il fit annoncer les victoires de Miramon aux habitants de Guadalajara, par

des salves d'artillerie, des sonneries de cloches, des pétards et par d'autres manifestations bruyantes usitées en pareil cas. Le jour suivant le général Miramon était accueilli à Guadalajara avec les honneurs du triomphe et le général Woll exprimait son admiration dans ces termes: " J'étais déjà général que vous n'étiez pas encore né; je n'en suis cependant pas moins fier de servir sous vos ordres. "

Ces paroles touchèrent vivement Miramon, car il tenait en haute estime les talents militaires et la parfaite sincérité du vieux général.

Miramon fit retour à Mexico. Tout danger imminent avait disparu. Le parti libéral partout battu, ne comptait plus de troupes que dans l'État de Michoacan; mais il avait encore en son pouvoir la forte place de Vera-Cruz. C'est de ce côté que Miramon allait concentrer ses efforts.

